

Merci, Jean Ladrière

Intervention à la Collégiale Sainte Gertrude de Nivelles
à l'issue des funérailles du professeur Jean Ladrière,
le vendredi 30 novembre 2007

Monsieur Ladrière

et puis Jean, tout simplement,

comme vous m'avez un jour proposé, sur le pas d'une porte, avec quelque embarras, que je vous appelle désormais,

Jean Ladrière, je suis ici pour vous dire, une dernière fois, merci.

Merci au nom de toutes les personnes, jeunes et moins jeunes, celles qui vous ont bien connu et toutes les autres, qui font aujourd'hui l'Université catholique de Louvain, cette institution à laquelle vous avez tant donné, au rayonnement de laquelle vous avez tant contribué, cette université dont tant d'étudiants vous ont vénéré, cette université dont vous étiez, dont vous êtes encore le visage en bien des lieux de la planète ;

Merci tout particulièrement, au nom du président et de tous les membres de l'Institut supérieur de philosophie, au nom aussi du président et des membres du Hoger Instituut voor Wijsbegeerte, dont plusieurs nous ont rejoint aujourd'hui, cet ISP que vous avez présidé neuf ans durant, auquel — ô combien — vous vous identifiez, qui vous a aussi donné du souci parfois, comme tout ce à quoi on est très attaché, et que vous avez aidé à évoluer, fidèle à votre manière à sa tradition mais résolument tourné vers l'avenir. « La philosophie est-elle seulement un discours vespéral? », nous écriviez-vous du temps de votre présidence, « Ne peut-elle être, n'a-t-elle pas déjà été, au contraire, une vision de l'aube? »

Merci aussi, Jean Ladrière, au nom de ceux et celles dont vous avez été le grand frère, celui qui a guidé, encouragé leurs premiers pas académiques hésitants, ceux à qui vous

avez rendu possible de mener à son terme le marathon qu'est un travail de doctorat, grâce à votre disponibilité, votre érudition, votre compréhension, votre patience, pour certains même votre générosité matérielle. Beaucoup d'entre nous, vos élèves, vivent et travaillent dans d'autres pays, dans d'autres continents et ne sont pas ici aujourd'hui pour vous rendre ce dernier hommage. Mais tous nous savons à quel point, sans vous, notre vie aurait été différente, et nous vous en serons toujours reconnaissants.

Merci aussi, Jean Ladrière, en votre nom cette fois et en notre nom à tous qui vous avons aimé, à votre famille, qui comptait beaucoup pour vous, et surtout, bien sûr, à celle qui, plus que tout autre a contribué au bonheur des dernières années de votre vie, celle dont le dévouement quotidien vous a permis de conserver si longtemps votre autonomie et, jusqu'à la fin, votre dignité, celle que vous avez dû considérer plus d'une fois, sans peut-être jamais oser tout à fait le lui dire, comme l'ange dont Dieu vous a fait la grâce de vous offrir la compagnie, spécialement dans les moments où vous en avez eu le plus grand besoin.

Merci à vous, Jean Ladrière, pour cette lueur dans vos yeux, intelligente et attentive, étonnée, amusée souvent, facétieuse parfois, jamais narquoise, qui venait si souvent éclairer tout votre visage, une lueur qui était encore là, bien intacte, au moment où, il y a maintenant déjà près de trois semaines, vous avez fermé les yeux pour ne plus les rouvrir, une lueur faite d'émerveillement et de tendresse, d'espérance aussi, une lueur qui ne s'est pas éteinte à jamais lorsque vos paupières l'ont recouverte pour toujours, parce qu'elle continuera d'habiter beaucoup de ceux qui ont eu le privilège de vous connaître, parce qu'elle continuera de les inspirer, de les soutenir, de les faire sourire, et parce qu'ils auront eux-mêmes à cœur de la transmettre à leur tour.

Merci enfin, Jean Ladrière, pour avoir fait ce que la philosophie est supposée faire : nous apprendre à mourir. J'y pensais dimanche soir, alors qu'était déjà tombée la nuit qui devait accueillir votre dernier soupir, en quittant l'hôpital par le couloir des urgences, celui-là même que j'avais parcouru plus d'une fois naguère, la gorge à peine moins serrée, après avoir vu naître mes enfants. Je venais de dire adieu à cette frêle silhouette

que j'avais souvent vu rasant les murs, courbée sous le poids d'un cartable qui semblait peser plus lourd qu'elle, à ce petit homme effacé qui ne se pressait jamais au premier rang, à cet être si chétif, et pourtant l'un des plus formidables qu'il m'ait été donné de connaître, qui était maintenant en train de mourir comme il avait vécu, modestement, discrètement, en s'efforçant de n'importuner personne, de déranger le moins possible, en cédant volontiers à d'autres, aux générations qui l'ont suivi et qui le suivront, une place dont il n'aurait à aucun prix voulu abuser.

Apprendre à mourir : j'y repensais aussi le lendemain, Jean Ladrière, en relisant la fin de l'entretien publié à l'occasion de votre 80^e anniversaire : « je vois pour le moment le temps qui me reste comme le temps d'une tâche que j'ai encore à accomplir », disiez-vous. « Je me dis que cette façon de vivre le temps est aussi une manière de se préparer à la mort. [...] quoi que je fasse ou ne fasse pas, je sais qu'il ne pourra y avoir adéquation entre ce que j'aurai éventuellement pu faire et ce que j'aurais dû faire. C'est pourquoi, dès à présent, je m'en remets entièrement à la miséricorde de Dieu. »

Au nom de tous les vôtres que nous sommes,
au nom de ceux qui partagent votre foi comme au nom de ceux qui ne la partagent pas,
pour ce qu'a pu être votre mort, pour ce que vous nous avez donné de votre vie,
merci, Jean Ladrière,
pour la toute dernière fois : merci.

Philippe Van Parijs